

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE SUR PROGRAMME

Durée : 4 heures

BORDEU. — Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

MADemoiselle de l'ÉPINASSE. — Et comment se font-ils ?

BORDEU. — Comment ? La sensibilité...

MADemoiselle de l'ÉPINASSE. — La sensibilité !

BORDEU. — Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

MADemoiselle de l'ÉPINASSE. — Ah ! Docteur, quel blasphème...

BORDEU. — Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible ? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille ? un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil ? et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient ; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADemoiselle de l'ÉPINASSE. — Je me reconnais.

BORDEU. — Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements, et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers ; il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but ne lui échappera. On l'étonnera difficilement. Il aura quarante-cinq ans. Il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin. Il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut. Il aura cassé l'anse, et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène. Il est au parterre. C'est lui qui est le sage.

MADemoiselle de l'ÉPINASSE. — Dieu me garde de la société de ce sage-là.

BORDEU. — C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violents ; que vous passerez votre vie à rire et à pleurer. Et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

MADemoiselle de l'ÉPINASSE. — Je m'y résous.

BORDEU. — Et vous espérez en être plus heureuse ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE. — Je n'en sais rien.

BORDEU. — Mademoiselle, cette qualité si prisée qui ne conduit à rien de grand ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui ; ou l'on bâille ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse ; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique ; votre diaphragme se serre. Le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE. — Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition ?

BORDEU. — Erreur. Je sais jouir aussi. Je sais admirer ; et je ne souffre jamais, si ne n'est de la colique. J'ai du plaisir pur. Ma censure en est beaucoup plus sévère ; mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre ? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE. — Cela m'est arrivé.

BORDEU. — Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, — c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau. Fortifions l'origine du réseau ; c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie ?

Diderot, *Le rêve de d'Alembert*, Paris, Gallimard, Folio, p.227-229.

Tournez la page S.V.P.